

de **Shakespeare**
mise en scène
Philippe Adrien

LE ROI LEAR

cartoucherie
la Tempête

Le Roi Lear

de Shakespeare

nouvelle traduction Luc de Goustine (Editions de l'Arche)

mise en scène Philippe Adrien

Production ARRT,
compagnie subventionnée
par le ministère de la Culture
et la Ville de Paris.
Avec la participation artistique
du Jeune Théâtre National.

Spectacle en tournée
jusqu'à fin janvier 2002

avec :

Victor Garrivier

Catherine Rétoré

Sylvie Debrun

Natacha Mircovich

Jean-Pol Dubois

Wolfgang Kleinertz

Olivier Constant

Bruno Blairet

Jean-François Vlérick

Mathieu Lagarrigue

Alain Dzukam

Dominik Bernard

Luc de Goustine

David Stanley

Lear

Goneril, fille aînée de Lear

Regane, seconde fille de Lear

Cordelia, fille cadette de Lear

Kent

Gloucester

Edgar, fils légitime de Gloucester

Edmond, fils bâtard de Gloucester

Cornouailles, mari de Régane

Albany, mari de Goneril

Le Fou

Oswald, intendant de Goneril

Bourgogne, gentilhomme, soldat...

France, serviteur, soldat...

Décor : Gérard Didier

Costumes : Cidalia da Costa

Lumières : Pascal Sautelet

Musique : Ghédalia Tazartès

Maquillages : Cécile Kretschmar

Assistant à la mise en scène : Jean-Pierre Dumas



Attachée de Presse : Françoise Chevaillier

Tél. 01 42 00 09 19 / 06 64 36 09 19

Théâtre de la Tempête
Cartoucherie
route du Champ de
manœuvre
75012 Paris

Administration 01 43 74 94 07

Réservation 01 43 28 36 36

<http://www.la-tempete.fr>

plein tarif 120 F, tarifs réduits 85 F et 60 F
mercredi tarif unique 60 F

■ **Du mardi 25 septembre
au 4 novembre 2001
du mardi au samedi 19 h 30
dimanche 16 h**

Le Roi Lear

Quatre ans après *Hamlet*, *Lear*... Les deux pièces ont en commun de mettre en scène l'instant de vérité, qui est celui de la mort : Hamlet parvient à se venger quand il se sait mort, et Lear reconnaît le véritable amour quand la mort, c'est-à-dire Cordélia, si l'on en croit Freud, vient le saisir.

Mais ce qui, chez Lear, m'intéresse d'abord, c'est l'homme de pouvoir, à ce moment de son existence où soudain il se sent fragilisé. L'imminence du mariage de sa fille préférée provoque en lui un premier vacillement ; il se résout à diviser son royaume entre ses filles, mais sans doute a-t-il aussi le projet secret de partager avec Cordélia la part qu'il lui réserve. Quand elle lui refuse l'amour absolu qu'il réclame, dans la panique qui s'ensuit, il improvise une manœuvre destinée à déjouer toute perspective de mariage, mais France, chevaleresque, maintient son désir et recueille ainsi la pauvre fille rejetée et maudite par son père. Cette série d'événements provoque une onde de choc et Lear se trouve précipité dans un état de "démence sénile", dont nous voyons apparaître tous les symptômes : égotisme, autoritarisme, propension à la dépression, dégradation de la mémoire, conduite incongrue et puérile. J'ai voulu travailler, avec Victor Garrivier, à mettre en place, dans le bon ordre, cette avalanche de défaillances. Je ne nie pas la dimension spirituelle, mais c'est seulement à la fin qu'elle se fait jour...

Shakespeare nous conduit au cœur de l'aveuglement humain pour nous désaveugler. Il dresse le tableau d'une terre peuplée de fous et d'aveugles. Au double aveuglement de Lear et Gloucester correspond le désordre du "monde comme il va".

Au terme de son parcours Lear, l'autocrate, semble prendre le parti des démunis. Shakespeare nous rassure-t-il pour autant ? Ce n'est pas mon sentiment. Ce qui me comble dans cette œuvre, c'est son aspect de lucidité, de sagesse... Sage, et pas forcément pessimiste.

Philippe Adrien

De Lear en Dies irae...

Ah, le noble père ! Ah, le bon roi rendu fou par ses ingrates de filles ! La pathétique figure de roi déchu, tombé entre les griffes des femelles, ah, la belle légende d'un Dieu et Père livré à la malignité de deux de ses créatures et dont le cœur mourant revit un instant par la compassion de la troisième !

Et si, tout au contraire, nous parlions de sa perversion ? Que penser de son chantage à la piété filiale ? Que dire de sa façon de s'offrir les simagrées d'amour des siens à coup de fiefs et de pouvoir ? N'y a-t-il pas quelque chose d'obscène dans la coquetterie victimaire du vieillard irascible qui refuse de confesser son orgueil et prend la pose du malheur ? Serait-ce que la fin du monde l'arrange ?

Et sa formidable arrogance en politique ? Prendre sa retraite en conservant pour soi les honneurs d'un règne sans obligations...

Cent chevaliers ? S'il n'a plus pour ambition que de « ramper vers la mort », en vérité, Goneril a raison : il n'en mérite pas un seul. Ou plutôt, s'il mérite encore Kent, le dévouement de Kent, c'est pour lui rappeler sa faute d'avoir banni en lui et en Cordélia la vérité de l'amour, sa grâce, sa liberté. Lear a non seulement mérité mais voulu se retrouver seul dans le vent et la pluie, tête nue, en roi découronné blasphémant sa condition d'homme.

Trop sévère leçon ? Voire. Après moi, plus un mâle. Voilà l'affaire. Puisque je n'ai pas engendré mon pareil, je suis incapable de reconnaître un autre pour héritier.

Et pour montrer de quel ordre est la stérilité spirituelle dont souffre Lear, Shakespeare lui a donné un double sur la scène, un avatar au sens propre. Gloucester, lui, n'est pas en manque de reflet viril puisqu'il a deux fils, mais il se montre tout aussi incapable de discerner le vrai du faux : jouisseur et avare de lui-même, il hésite à adopter pleinement ceux à qui il a mission de transmettre et laisse s'introduire le trouble dont profitera le bâtard Edmond pour exclure Edgar.

De Lear à Gloucester, l'égoïsme des pères passe à l'incandescence ; les yeux arrachés du grand seigneur illustrent l'aveuglement du roi. Leurs tribulations se répondent comme de majeur en mineur. Lear est contre lui-même coupable de lèse-paternité ; il a accredité la fausse monnaie d'amour comme Gloucester a béni les mensonges d'Edmond.

La question ...

L'épreuve mène la plupart des personnages à réinventer eux-mêmes la part de vérité dont le manque les a fait le plus souffrir. Hormis Cornouailles, Régane et Goneril, dont rien n'évoque la perspective de salut, tous accouchent d'une valeur rédemptrice qui ranime l'espérance – temporellement fragile, si l'on en croit les derniers mots d'Edgar – que le monde est sur la voie de sa guérison. La principale redécouverte qu'ils font concerne sans doute la fraternité. Edgar, frère trahi et traqué, entre sous le patronage de Tom dans la communauté des mendiants de Betlem. Lear, tête nue sous l'orage, se retrouve en communion avec les sans-logis. Gloucester aveugle réinvente le partage et, sans le savoir, s'y exerce avec le fils qu'il avait maudit. Edmond le bâtard, qui a joué et perdu sur la roue de la Fortune, reconnaît en son frère la justice légitime. Quant aux purs que sont Cordélia, Kent, Edgar et Albany, sans avoir noué de complicité avec le mal, ils ont payé chèrement leur participation à cette résurrection.

Sur le rapport de Lear à ses filles

Croire à l'affection qu'il leur porte ; la montrer même dans son exagération. Mais si le roi Lear voue à ses trois filles un amour absolu, Cordélia est enfouie plus profond encore dans son cœur : il lui réserve non pas, comme certains le disent, une plus grosse part du royaume - dont la division, Gloucester le sait, est équitable, mais la « meilleure part ».

Et c'est devant ce marché qu'elle recule ; par son silence subversif, elle casse le rituel, dévoile le terrorisme sentimental qui préside à la mercantilisation du royaume. Peut-être devine-t-elle la dimension politique de l'abdication du roi : il prive le pouvoir de l'autorité qui le modère, dissout l'État comme bien commun, instance régulatrice de la Loi et de la Justice, au profit d'une vague utopie fédérative qu'il se réserve d'influencer en coulisses. Les opposants (Kent, Edgar, puis Gloucester, enfin le roi et sa fille eux-mêmes) se retrouvent hors-la-loi, leur signalement diffusé sur les places et dans les ports, réduits à rejoindre la clandestinité souffrante des marginaux avant d'être « suicidés » dans leur cellule... Dernier exploit de cette res publica anglaise : dissoudre sa légitimité en magma policier anarcho-libéral. Toute ressemblance avec des tendances de notre Europe contemporaine serait fortuite.

Luc de Goustine

Philippe Adrien

- Directeur artistique
du Théâtre de la
Tempête
- Professeur au
Conservatoire National
d'Art Dramatique
- Auteur de
Instant par instant,
en classe
d'interprétation
éditions
Actes Sud-Papiers
- 2001 *Monsieur de Pourceaugnac* de Molière, théâtre du Vieux-Colombier
*Le Malade imaginaire** de Molière
- 2000 *Le Roi Lear** de Shakespeare, reprise à l'automne 2001
Les Bonnes de Jean Genet
- 1999 *Excédent de poids, insignifiant : amorphe** de Werner Schwab
Un Tramway nommé désir de Tennessee Williams
l'Incorruptible de Hugo Hofmannsthal
- 1998 *Point à la ligne* de Véronique Olmi
*Victor ou les Enfants au pouvoir** de Roger Vitrac
La Fiancée du vent de Jean Bescos, avec Lisette Malidor
Arcadia de Tom Stoppard
- 1997 *L'Homosexuel ou la difficulté de s'exprimer** de Copi
Kinkali d'Arnaud Bédouet
- 1996 *Hamlet** de William Shakespeare
- 1995 *La Noce chez les petits bourgeois** de Bertolt Brecht
*Diverses Blessures** d'Enzo Cormann et Jean-Marc Padovani
Les Bonnes de Jean Genet
- 1994 *You-You* de Jovan Atchine
Jeanne du métro de Vidosav Stevanovic
Gustave n'est pas moderne d'Armando Llamas
Maman revient, pauvre orphelin de Jean-Claude Grumberg
- 1993 *La Tranche* de Jean Daniel Magnin
*En attendant Godot** de Samuel Beckett
- 1992 *Grand-peur et misère du III^e Reich** de Bertolt Brecht
Le Baladin du monde occidental de J.M. Synge
- 1991 *Les Bacchantes* d'Euripide
- 1990 *L'Annonce faite à Marie** de Paul Claudel
- 1989 *Sade, Concert d'enfers** d'Enzo Cormann
Amou' toujou', récital avec Lisette Malidor*
- 1988 *Camí, drames de la vie courante**
- 1987 *Les Acteurs de bonne foi*, et *La Méprise* de Marivaux
*La Vénus à la fourrure** d'après Sacher Masoch
*Les Pragmatistes** de Witkiewicz
*Des Aveugles** d'Hervé Guibert
- 1985 *Ke voi?** d'Enzo Cormann
- 1984 *Rêves** de Kafka, adaptation d'Enzo Cormann
- 1983 *Homme pour homme* de Bertolt Brecht
Amphitryon, et *Le Médecin volant* de Molière
- 1982 *La Funeste Passion du Professeur Forenstein* de Ph. Adrien
La Mission de Heiner Müller
- 1981 *Monsieur de Pourceaugnac* de Molière
- 1980 *La Poule d'eau* de S. I. Witkiewicz
Ubu d'Alfred Jarry
*Une Visite** d'après « L'Amérique » de Kafka

* spectacles présentés au Théâtre de la Tempête

- Victor Garrivier Après un long compagnonnage avec G. Rétoré au T.E.P. a joué avec S. Meldegg, G. Desarthe, C. Stavisky, G. Garran et récemment avec C. Yersin *Le Pain dur* de Claudel, G. Chavassieux *Sainte Europe* d'Adamov, Ph. Adrien *L'Annonce faite à Marie* de Claudel, *La Tranche* de J.-D. Magnin et *Hamlet* de Shakespeare. Il a été l'interprète de R. Planchon pour *Le Radeau de la Méduse* et *La Tour de Nesle* ainsi que *No man's land* de Pinter.
- Catherine Rétoré Conservatoire national 1980. A joué notamment avec P. Chéreau *Peer Gynt*, D. Llorca, C. Yersin *Le Pain dur*, A. Bézu, D. Benoin, Ch. Pertont *Mon Isménie*, A. Alexis *Les Sincères*. Cinéma avec A. Tanner.
- Sylvie Debrun Ecole du T.N.S. 1987. A joué avec J. Lassalle, S. Seide, M. Dubois, S. Loucachevsky, J.-L. Benoit, Ph. Sireuil, A. Alexis, L. Février et récemment avec Ph. Adrien *Excédent de poids* de W. Schwab et Ph. Crubezy *Aperçus*.
- Natacha Mircovich Conservatoire national 1995. A joué avec J. Brochen, B. Bayen, C. Yersin, M. Chiapuzzo, Ph. Adrien *Hamlet* de Shakespeare, A. Milianti *Sainte-Jeanne des abattoirs* de Brecht, Y. Duffas *Psyché* de Molière et Corneille, M. Dubois *Solness le constructeur* d'Ibsen.
- Jean-Pol Dubois A joué notamment avec Ph. Adrien, D. Bezace, J. Jouanneau, et récemment avec J.-L. Benoit *Henry V* de Shakespeare, et avec Y. Beaunesne *Un Mois à la campagne* d'I. Tourgueniev.
- Wolfgang Kleinertz A joué notamment avec F. Billetdoux, A. Gatti, J. Vauthier, G.-F. de Bosio, Primo Levi, J. Rosner, et récemment avec P. Chabert *Fin de partie* de Beckett, et F. Constant *Titanic City*.
- Olivier Constant Ecole du T.N.S. 1999. A joué récemment avec G. Delaveau *Peer Gynt* d'Ibsen et L. Wurmser *Le Maître et Marguerite* de Boulgakov.
- Bruno Blairet Conservatoire national 2000. A joué notamment avec O. Py *Nous les héros* de J.-L. Lagarce, J. Jouanneau *Le Pays lointain* de J.-L. Lagarce, Ph. Adrien *www.golgotha.com* de J.-D. Magnin.

- Jean-François Vléric A joué notamment avec E. Chailloux *Paradis sur terre*, G. Bouillon *Woyzeck*, Ph. Adrien *Hamlet*, A. Hakim *Mattis et les oiseaux*, M. Bierry *Horace*, F. Kergourlay *Le Tour du monde en 80 jours*, *Phédre au Café de la gare*.
- Mathieu Lagarrigue Ecole du Passage. A joué avec J. Klesyk *Judith ou le corps séparé*, *Va-nu-pieds*, Yvonne *Princesse de Bourgogne*, *Troilus et Cressida*, *Les Possibilités*, B. Lajara *Chiens alanguis*, K. Takase *Double suicide amoureux*, M. Borrás *Le Tricyclophage*, G. Galliot *Le Singe égal du Ciel*, F. Khives *Été*. Cinéma et télévision avec P. Locquet *Les Tiqueurs*, A. Lepoivre *Comics Trip*, C. Janin *Les 30 dernières minutes* et C. Barraud *Les Aventures de Victor Hector*.
- Alain Dzukam Prix du Meilleur espoir du théâtre camerounais en 1991. Musicien et conteur. A joué notamment avec Ph. Adrien, X. Marcheski, G. Lenoir, J.-P. Garnier, S. Limbvani.
- Dominik Bernard A suivi de nombreux stages tant à New-York qu'aux Antilles. A joué notamment avec Ph. Church, G. Reed, E. Arnell, Ph. Adrien, J.-M. Martial *Liens de sang* et E.-G. Lorvoire. Cinéma avec Ch. Lara *Sucre Amer*, C. Chabrol *Rien ne va plus* et P. Légitimus *Antilles sur Seine*.
- Luc de Goustine Auteur de romans, d'essais historiques, symboliques, ou politiques, dramaturge, scénariste, a joué en 1996 dans *Hamlet*, dont il a fait la traduction pour la mise en scène de Ph. Adrien.
- David Stanley Venu en France en 1991 pour travailler avec la compagnie ACT, a joué notamment avec Y. Chevallier, Th. Atlan, S. Herzic *Les Cordonniers*, et à la Comédie Française avec Ph. Adrien *Arcadia*, J. Lavelli *Mère Courage*, G. Werler *Va donc chez Thörpe*.

Le Quotidien du Médecin

L'accomplissement d'un art. Un travail d'une éblouissante cohérence, d'une unité artistique forte, un travail de troupe avec, dans le rôle-titre, un Victor Garrivier fragile et aérien qui donne au destin du vieux roi un supplément tragique bouleversant. (...) Premier atout, la traduction de Luc de Goustine d'une formidable clarté, belle, fluide, sobre avec ses éclats, ses échos, sa proximité. Deuxième atout, la cohérence d'un travail où chacun sert un même esprit sans renoncer à sa forte personnalité : le décor - de grands panneaux mobiles, d'un aspect métallique, deux rideaux légers qui ne cessent de coulisser - de Gérard Didier, les costumes - inassignables, accordés - de Cidalia da Costa, les lumières - douces et tranchantes à la fois - de Pascal Sautelet, la musique - puissante, jamais illustrative - de Ghédalia Tazartès, tout cela c'est une équipe d'artistes qui flambe haut. (...) La mise en scène est si forte, le propos si bien tenu que les comédiens sont tous convaincants. (...) Tout ici est beau, donné dans un rythme très soutenu. Le spectacle passe comme un souffle. On est embarqué.

Armelle Heliot

LE POINT LE FIGARO

Un morceau de roi. Philippe Adrien évite les principaux écueils ordinaires : les transes, la bizarrerie, le grand guignol. Dans les scènes du premier acte, il invente un ton frais de satire cruelle à la Labiche. Le procès parodique sur la lande est traité dans le style de Beckett : *Lear*, c'est un peu *Fin de partie*. Dans la dernière partie, Adrien explore la dimension clinique et analytique de la folie au détriment de la métaphysique : et si Lear était affligé de la maladie d'Alzheimer ? Réducteur ? Peut-être. Mais en limitant ses ambitions, Adrien a visé juste. Pendant quatre heures, on est scotché.

Frédéric Ferney

L'Humanité

Adrien parvient à nous rendre *Le Roi Lear* étrange, presque neuf. Cela tient au travail d'épuration auquel il s'est livré, laissant à l'action ses pleins pouvoirs et aux rapports de forces leur entière et opaque férocité. (...) Des rideaux prestement tirés impulsent à la narration scénique une éloquente fluidité. A l'aide des solutions plastiques apportées par le décor de Gérard Didier (...), ponctuée par une musique de Ghédalia Tazartès qui accuse la force du destin, la fable se rue vers l'apaisement final après avoir déployé ses convulsions sous des lumières sourdes (Pascal Sautelet). Victor Garrivier campe avec force un Lear fébrile, en proie aux idées fixes nées du désordre qu'il a provoqué. De valeureux compagnons l'escortent...

Jean-Pierre Léonardini

Télérama

Véritables anatomistes des âmes, Philippe Adrien et son traducteur Luc de Goustine ont débarrassé le roi Lear de son encombrante réputation de père humilié, pour révéler toute l'étendue de sa perversité. Perversité qu'il payera au prix le plus fort. Mise en scène avec une fougue inspirée, la nuit d'orage - point d'orgue de la pièce - devient ici, pour le souverain déchu et ses compagnons, un moment de foudroyante illumination. Porté par des acteurs en état de grâce, (...), cette relecture de Shakespeare procure un plaisir d'une très vive qualité.

J.Schidlow

France inter

Adrien ne fait pas le portrait d'un roi victime de ses enfants, mais brosse la terrible descente aux enfers d'un être pervers et égoïste. Les acteurs évoluent dans un dépouillement total. (...) La superbe musique de scène rythme les affres de cet homme orgueilleux. (...) C'est l'âme qui l'intéresse, pas le grand guignol. (...) Tous doués, les comédiens jouent la même partition et Victor Garrivier campe à la perfection les variations psychologiques de Lear. D'abord tyrannique et injuste, il sombre dans la paranoïa et la folie et devient enfin un être humain quand, hélas, il est trop tard.

Vincent Josse

Liberation

Adrien a l'indéniable mérite de nous faire redécouvrir le personnage de Lear en nous le rendant plus proche. (...) Il est à la fois tyrannique et souffrant, haïssable et pitoyable, égaré et encombrant. Victor Garrivier laisse affleurer graduellement ces contradictions par un jeu subtil de composition, sans excès démonstratif, mais en confiance avec son personnage, très humain.

Maïa Bouteillet

La Terrasse

Philippe Adrien joue avec un espace labyrinthique qui se fait et se défait comme une machine de guerre, où le réel se dérobe, englouti dans un mauvais rêve. Les comédiens plongent dans le fleuve furieux du verbe shakespearien, enfermés dans la carcasse métallique d'une Atlantide corrodée par la réalité. Victor Garrivier, en vieux capitaine, rigide dans sa vareuse, incarne un Lear d'une troublante humanité lorsqu'il pousse la logique du dénuement à son extrême, anéanti par sa perte d'identité. (...) Presque beckettien.

Gwénola David